Tania Neuman-Ova

Miss Patchouli

roman



M.E.O.

Tania Neuman-Ova

MISS PATCHOULI

roman



M.E.O.

1

Février 2016

J'ai emmené mes deux filles chez le coiffeur pour une coloration. Kayla, ma cadette, me suppliait depuis longtemps. Elle y tenait tellement qu'elle était prête à écorner ses économies. Elle n'a que treize ans, mais si ça peut l'aider à se sentir mieux dans sa peau, me suis-je dit ! Alana, son aînée d'un an, réclamait la même chose, mais comme elle dilapidait son argent de poche, d'économies elle n'en avait pas l'ombre. Alors, Richard leur en a fait cadeau à toutes les deux, même si Alana ne le méritait pas vraiment, vu ses conneries à répétition et son attitude envers nous le plus souvent odieuse.

Il m'a fallu, en maman modèle, attendre presque cinq heures leur métamorphose capillaire. Rentrée vannée à la maison, je me suis octroyé une pause canapé jusqu'au retour de mon mari, avant de peaufiner un devis pour son entreprise de peinture.

Nous sommes en plein travail quand Alana déboule pour que je lui transfère des photos d'elle prises avec l'appareil de sa sœur.

– Pas maintenant, tu vois bien que je suis occupée !

– Mais j'en ai besoin tout de suite ! C'est pour un concours et les inscriptions sont presque finies. Papa n'a qu'à attendre, y'en a pour une minute.

Chaque fois que mon aînée a une idée en tête, elle exige de la voir se réaliser sur-le-champ. Cette journée du congé de carnaval avait pourtant bien commencé…

– Tu plaisantes ou quoi ? C'est ça qui paie ton coiffeur !

– Putain ! Tu peux quand même me transférer une photo pour le concours !

– Montre-le-moi, ce concours, on verra après.

– Non, maintenant !

Son agressivité monte crescendo, elle se met à crier et à pleurnicher en même temps.

– J'en ai marre de cette famille de merde ! Même pas capable de m'envoyer une photo pour Facebook.

Voilà ! Le fameux concours est donc un mensonge, un de plus, pour parvenir à ses fins. Si elle désire ardemment ces photos, c'est pour les afficher sur Facebook. L'urgence absolue !

– J'vais me casser d'ici.

Là, je sens la moutarde monter au nez de Richard, qui se met à crier.

– Mais vas-y, casse-toi ! La porte est là !

Aussitôt, elle fonce dehors comme une furie. À plus de 20 heures, en février, la nuit est tombée depuis longtemps. Je décide de m'atteler à la préparation du repas comme si de rien n'était, cordon bleu et tagliatelles. Mais plus les minutes passent, plus l'angoisse envahit Richard.

– Tu n'aurais pas pu lui transférer ces photos ?

– Et quoi encore ? Madame claque des doigts et la boniche doit accourir ? Hors de question ! Et puis, ce n'est pas moi qui lui ai dit de se casser.

Classique, il se reproche son coup d'éclat et projette la faute sur moi.

Pour l'apaiser, je pars quand même en éclaireur chez la meilleure amie d'Alana, Élise. Mais ni elle ni sa mère ne l'ont vue. Comme je sais qu'elle ne décrochera pas si mon numéro s'affiche, je téléphone à mon père et lui demande d'appeler sa petite-fille. Quelques instants plus tard, il me rappelle.

– Elle est en rue mais refuse de me dire où. Elle ne rentrera que si tu lui remets le wifi sur son iPhone.

J'en avais récemment bloqué la connexion après un esclandre de plus.

– Merci d'avoir essayé papa. Je vais faire le tour du quartier. Sinon je préviens la police.

Après avoir promis de le tenir au courant, j'enfile bottes et doudoune quand la sonnette retentit. Sur le seuil, le père d'Élise tient ma fille par la main. Elle le lâche, file devant moi sans un mot et monte dans sa chambre. En rentrant du travail, il avait aperçu Alana près de la maison mitoyenne à la sienne et, mis au courant par sa femme, s'est empressé de rejoindre l'adolescente. Elle connaît sa sévérité et son intransigeance, et n'a pas osé s'opposer à lui.

À peine est-il parti qu'Alana redescend quelques marches et s'assied dans les escaliers avec un téléphone et un ordinateur portables inutilisables. Je mets une dernière touche au repas avant de remplir son assiette.

– Pas la peine ! J'mange pas !

– Tu ne manges pas à table, ça c'est certain !

J'achève ma tâche sans broncher, la contourne et dépose dans sa chambre l'assiette servie. Elle ne bouge pas, tandis que le reste de la famille entame son repas. Nous l'entendons répéter comme une antienne *« Je veux le wifi »*. Au bout de quelques minutes, Richard n'en peut plus. Il se lève, repousse sa chaise avec force, empoigne le bras en métal de l'aspirateur et grimpe jusqu'à elle.

– Tu vas arrêter de me prendre la tête pendant que je mange !

– Je veux le wifi !

Sentant que la situation devient explosive, je lui confisque son téléphone et son ordinateur, vais les mettre dans la cuisine. Prise au dépourvu, elle réagit par des hurlements hystériques.

– Rends-moi mon GSM.

– Non ! Va dans ta chambre !

– Ta gueule ! T'es qu'une merde ! Rends-moi mon GSM !

Je ne comprends pas comment je parviens à conserver mon calme, alors qu'habituellement je suis d'une nervosité à fleur de peau avec Alana. Comme si, conséquence des tensions exacerbées depuis tellement longtemps, j'étais passée outre. Je demande à Richard de retourner à table, me place derrière elle et lui attrape les cheveux d'une main sans les tirer. Mais tout à coup, elle se laisse glisser en avant et dévale l'escalier jusqu'en bas. Je reste pétrifiée, quelques cheveux dans la main. Richard et Kayla se lèvent d'un bond. Alana vocifère de plus belle.

– Tu m'as poussée !

– C'est faux. Tu t'es laissée glisser.

Richard, traumatisé, oubliant son coup de colère, la reporte sur moi.

– Qu'est-ce qui t'a pris ? Elle aurait fini par aller dans sa chambre !

– Ça suffit maintenant ! Alana, monte dans ta chambre.

Je n'aurais jamais poussé ma fille dans l'escalier. Pourtant, aux yeux de mon mari et de ma cadette, ce sang-froid inhabituel fait de moi une coupable. Kayla, en état de choc, se réfugie dans le hall d'entrée. Je l'y retrouve en larmes, accrochée à son téléphone.

– C'est qui ?

– Salomé.

Sa demi-sœur de dix-neuf ans, mon aînée qui vit à Paris avec son père. Voir Kayla lui parler me rassure. Douce, compréhensive, Salomé représente pour ses jeunes sœurs un pilier sur lequel s'appuyer, un havre dans la tourmente. Rassérénée sur le sort de ma dernière, j'escorte Alana jusqu'à sa chambre et y reprends l'assiette intacte, ne tenant pas à ce qu'elle se venge en la jetant à travers la pièce. Ensuite, je vais me rasseoir à table et termine mon dîner. Kayla m'y rejoint, tandis que Richard passe ses nerfs sur les cigarettes qu'il fume l'une après l'autre.

J'espérais avoir eu mon compte de scènes, mais je dois déchanter. La musique à l'étage devient assourdissante. J'augmente le volume du téléviseur pour couvrir le tintamarre qui transperce le plafond, mais rien à faire. Sinon remonter dans la chambre d'Alana, ravagée par un ouragan. Elle a jeté au sol tout ce qui lui tombait sous la main, à l'exception de la chaîne hi-fi, qui hurle de plus belle.

– Baisse le son, s'il te plaît.

– Dégage ! T'es dans ma chambre !

– Non, je suis chez moi ici comme dans toute la maison. Baisse le son !

– Va te faire foutre ! Casse-toi !

– Quand tu auras diminué.

– Casse-toi !

Pas question de plier, j'essaie de débrancher les câbles des haut-parleurs, mais elle me repousse à chaque tentative, avec force.

– Casse-toi ! Casse-toi ! Casse-toi !

Richard déboule dans la pièce.

– À qui tu dis casse-toi ?

– À la gow !

– Tu ne parles pas comme ça à ta mère !

– Elle n'existe plus pour moi ! Qu'elle se casse, c'est ma chambre !

Comme il prend les choses en main, j'en profite pour m'esquiver. Moi aussi, j'ai bien besoin d'une cigarette. Les hurlements se poursuivent à l'étage. Puis soudain un bruit sourd. Et tout de suite après, les pas de Richard dans l'escalier.

– C'était quoi ce bruit ?

– J'ai explosé le chambranle de la porte ! C'était ça ou je lui en collais une !

A-t-elle eu peur ? Ou comprend-elle enfin qu'elle a dépassé les bornes ? Nous n'entendons plus un murmure. Richard finit même par s'en inquiéter, si bien que je remonte en éclaireur. Ma fille est prostrée sur son lit, le regard fixe. Les posters qui tapissaient les murs et le plafond sont éparpillés sur le parquet. Sans doute a-t-elle trouvé à leur arrachage un exutoire à la colère qu'elle n'ose plus extérioriser autrement.

– Ah, tu as refait la déco ? C'est mieux comme ça.

Et je ressors sans ajouter un mot.

Après avoir caché sous les coussins toutes les clés de la maison, portes et fenêtres comprises, je décide de dormir sur le canapé. Ou du moins d'essayer. Le sommeil me fuit. Je reste éveillée, à fouiller dans les messages Facebook d'Alana pour tenter de comprendre. Depuis quelques jours, notre situation familiale, qui s'est dégradée au cours des derniers mois, me dépasse totalement. Les algarades avec Alana deviennent quotidiennes et de plus en plus violentes. Un ras-le-bol total submerge Richard au point qu'il ne peut plus aligner deux pensées cohérentes. Ce soir, on a frôlé le drame. J'ai l'impression d'être la seule à garder l'esprit un tant soit peu lucide. Lorsqu'on voit aux informations ou dans des séries télévisées des situations tellement inextricables qu'elles conduisent à l'horreur, on ne s'imagine pas qu'elles pourraient nous concerner. Jusqu'au jour où… Alors, on comprend que rien ne peut nous préparer à affronter le naufrage de son propre enfant.

Je ressasse chaque seconde de ce cauchemar. D'où lui vient cette violence, ce besoin permanent d'affrontement ? J'ai toujours pensé que son caractère tenait plus de Richard que de moi. Et pourtant, je ne peux nier les similitudes entre elle et moi. Je revois ma propre adolescence, avec ses déboires, je la compare à celle de ma fille. Tout me revient, chaque détail, chaque rencontre, de mes quatorze ans à aujourd'hui. Sans aller jusqu'à de tels paroxysmes,

je n'ai pas été l'enfant sage des chromos ni une adolescente modèle. J'étais cependant moins exigeante, ou plutôt moins révoltée qu'assoiffée d'indépendance. Si je me replonge dans mon propre passé, dans les erreurs qu'indubitablement j'ai commises, trouverai-je enfin une piste pour renouer le contact avec Alana et nous sortir tous les quatre de ce marasme ? Les conflits perpétuels avec ma mère et ma belle-mère ont sans doute perturbé mon enfance, mais jamais je n'aurais osé leur manquer de respect. Je me suis permis des éclats, sans toutefois dépasser les limites. J'ai contenu mon caractère rebelle jusqu'au diplôme d'études secondaires. Puis, à la première occasion, j'ai rompu les chaînes qui me bridaient et me suis envolée.

Seulement, moi, Lilou, j'avais bien plus de quatorze ans à l'époque !…

2

Je n'avais qu'un an et demi lorsque mes parents divorcèrent, à peine un de plus lorsqu'une belle-mère débarqua dans nos vies. J'habitais chez mon père avec ma sœur aînée Daphné. L'intrusion de Linda et de sa fille Sofia dans notre cocon ne se fit pas sans heurts. Bien que je n'en aie aucun souvenir, les anecdotes de nos premières années de cohabitation égayeraient souvent les repas familiaux. Et rarement à mon avantage. J'étais si attachée à mon père que je le suivais partout, jusqu'à l'attendre derrière la porte des toilettes. Je tenais tête à sa nouvelle femme qui, de caractère bien trempé, ne manquait pas de me punir et de s'en plaindre à lui, qui se retrouvait pris entre deux feux.

Si la vie était moins conflictuelle quand je séjournais chez ma mère, vivre au quotidien entre son compagnon Oscar et elle aurait engendré tout autant de conflits, si ce n'est plus. La venue au monde de ma demi-sœur Dalhia compliqua encore la situation. Je dus partager ma chambre avec elle. Pour une gamine de sept ans, voir un nouveau-né envahir son territoire et accaparer son papa n'est pas sans conséquence. Pas plus que n'est une sinécure, pour des adultes, la gestion de quatre filles entre zéro et dix ans.

Linda louait les services de filles au pair. Jeune Anglaise ou quarantenaire marocaine, toutes finissaient par déclarer forfait. Étais-je la raison principale de leur fuite ? Je l'ignorais. Mais de balades à pieds nus dans un buisson d'orties en escalade du dos de la nounou pendant sa prière quotidienne, je ne faisais rien pour faciliter les choses. Mon père, marchand de tissus, vaisselle ou vin en porte-à-porte, aménageait plus facilement son temps que sa femme, secrétaire de direction dans une fabrique de jouets. Quant à ma mère, infirmière dans la maison de repos d'Oscar, je la voyais deux après-midi par semaine et un week-end sur deux.

Je me revois l'attendre en boudant sous la surveillance renfrognée du professeur de judo. J'assistais aux cours chaque mercredi et vendredi. Comme ils avaient lieu dans le bâtiment que possédait Oscar, c'était toujours elle qui m'y conduisait. En général, ils se déroulaient sans anicroche. Nous n'étions que trois filles au cours et j'en profitais pour mener les garçons par le bout du nez. Mes partenaires exécutaient toujours les mouvements avec précaution, quand bien même je les envoyais valser au tapis. Mais ce jour-là, j'avais vraiment exagéré, et le professeur avait dû me punir ! Jouer à pierre-papier-ciseaux pendant que le Maître donnait les consignes n'était pas très respectueux. Je comprends aujourd'hui que j'avais de sérieux problèmes avec l'autorité. Je prenais dès lors un malin plaisir à la défier. Ce qui provoquait régulièrement des conflits avec parents et beaux-parents.

Un personnage essentiel de mon enfance fut Yaya, la maman de Linda. Le même sang ne coulait pas dans nos veines, mais elle était ma vraie grand-mère. Je la vois encore tenter de m'inculquer les convenances : « Eh bien Lilou, ta deuxième main est partie en vacances ? – Tu crois qu'elle va tomber, ta tête, si tu la lâches ? » Je l'adorais. Elle était ma confidente. Elle seule connaissait mes petits secrets. Quand j'écrivais des poèmes ou de courts textes en prose, je les lui lisais. Elle m'encourageait, m'affirmait que plus tard je serais écrivain, alors que personne d'autre ne les prenait au sérieux dans ma famille. Comme elle n'habitait qu'à un trottoir de chez nous, j'y allais quand je le voulais. Cette grande dame ne faisait aucune différence entre ses vraies petites-filles et les deux gamines que mon père avait amenées dans ses bagages en épousant Linda. Elle nous emmenait tous les ans au cirque Bouglione, ou nous apprenait à jouer au rami bridge. Nous regardions l'Eurovision ensemble, chacune notant ses propres notes sur une feuille de papier…

Ce qui n'empêcha pas, au fil des ans, les tensions de s'amplifier au sein de mes deux foyers. Que ce soit avec mes trois sœurs – je ne faisais aucune différence entre Sofia, Daphné et Dalhia –, ma mère ou Linda, je me retrouvais immanquablement au centre des querelles. Il faut croire que la cohabitation d'une Sagittaire têtue et rebelle comme je l'étais avec cinq femmes et filles Gémeaux provoquait un sacré tohu-bohu dans nos astres. Seul mon gentil petit scorpion de papa trouvait grâce à mes yeux. Comme Daphné et Sofia n'avaient que onze jours de différence mais deux ans et demi en plus que moi, j'avais pris l'habitude de jouer seule avec mes Barbies, inventant pour elles des scénarios plus rocambolesques les uns que les autres, un jour Tarzan et Jane, le lendemain Sissi et son prince. J'inventai ainsi nombre d'aventures jusqu'à mes douze ans. Puis, sitôt que je les eus remisées au placard, je me fis l'héroïne de mes propres élucubrations. Élever des grands chiens, traverser les États-Unis à bord d'un semi-remorque rouge vif ou sauter avec les para-commandos, j'envisageai bon nombre de carrières farfelues. Et jamais je ne me sentis seule !

Jusqu'à l'âge de douze ans, où je commençai à fréquenter les mouvements de jeunesse juifs, un peu tard pour m'intégrer dans une communauté dont les membres se connaissent depuis la maternelle. Et plus encore en ayant suivi les cours de morale laïque, sans avoir appris grand-chose de la religion judaïque. Trois de mes grands-parents avaient subi les camps d'extermination, mais tant mon père que plus encore ma mère se déclaraient athées. Ce qui n'empêchait pas mon paternel d'aller à la synagogue quatre fois l'an pour faire plaisir à Linda, qui, elle, croyait en Dieu.

Peut-être aurais-je dû faire comme lui ? Mais les adolescents ne sont guère portés aux concessions, s'estimant détenteurs de la vérité. Je pouvais baisser la garde devant ceux de mon âge pour me faire accepter, voire aimer, pas face aux adultes. Ce besoin permanent d'approbation des uns et de rejet des autres, je le comprends

maintenant, trahissait un manque de confiance en ma propre valeur et ma dualité, mi-ange, mi-démon.

Est-ce pour les mêmes raisons qu'Alana vit de manière quasi permanente dans la provocation et le refus de toute autorité, surtout parentale ? Cherche-t-elle à capturer l'attention, à la garder focalisée sur elle en faisant feu de tout bois ?

3

2012 – février 2016

La scolarité d'Alana s'était déroulée sans problèmes apparents jusqu'en cinquième primaire, où elle avait décroché. Les raisons de cet échec, je ne les découvris que l'année suivante, avec l'aide d'une psychologue à laquelle je l'avais présentée pour dépister d'éventuels problèmes d'apprentissage. Ce n'était malheureusement pas le cas, ils auraient été plus faciles à traiter que la vraie cause ! Après trois séances d'exercices mnémotechniques et de conversations avec une jeune femme douce et rassurante, notre fille avoua un harcèlement subi en quatrième primaire. Jamais elle ne s'était confiée à nous. Son institutrice la rabaissait systématiquement devant la classe, prenant les autres élèves à témoin pour humilier ceux et celles qu'elle n'aimait pas.

– Et la plus nulle, c'est Alana, comme d'habitude ! Georges, tu ne pourrais pas utiliser du déodorant quand tu viens à l'école ?…

Ma fille restait en apparence gaie, enjouée, drôle, mais elle avait perdu toute confiance en elle. À chaque zéro, elle haussait les épaules. Je les avais pourtant changées d'école toutes les deux suite à la présence d'un sociopathe dans la classe de sa sœur, mais le mal était fait. Alana répétait à qui voulait l'entendre qu'elle n'était pas intelligente. Aucune aide ne parvint à inverser le processus, elle acheva sa cinquième avec moins de 50 % et dut redoubler.

J'eus alors eu la très mauvaise idée de lui faire intégrer la classe de Kayla, avec l'accord de cette dernière. On m'avait pourtant mise en garde contre la rivalité que risquait d'engendrer ce choix. Richard était contre, mon père aussi, mais je n'écoutai pas leurs conseils. Tentant d'aider l'une, je blessai l'autre.